

**« *Courage* ». *Psychiatres, psychologues et psychanalystes
en exil en France (1933-1946). Un état des lieux de la recherche***

par Florent Serina, chercheur associé au laboratoire TEMOS

(Temps, Mondes, Sociétés - CNRS UMR 9016)

et à l'Institut des Humanités en Médecine (CHUV)

**Présentation au séminaire de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah,
le 18 janvier 2024, au Mémorial de la Shoah à Paris**

Après avoir pensé que son départ de Vienne sonnerait le glas de la psychanalyse, Freud se résigna en juin 1938 à partir à Londres pour parer aux menaces que les nazis faisaient peser sur lui et ses proches. Le célèbre neurologue de la Berggasse rejoignait de la sorte les nombreux savants juifs allemands ou autrichiens qui, depuis 1932 ou 1933, avaient choisi de prendre le chemin de l'exil pour échapper à l'antisémitisme et aux persécutions politiques. Si la plupart des psychologues, psychiatres et psychanalystes visés par le régime fasciste allemand trouvèrent asile en Grande-Bretagne et aux États-Unis, quelques-uns, on le sait moins, se tournèrent vers la France, portés tant par leur francophilie que par l'espoir d'un retour à court ou moyen terme. C'est à ces médecins, psychologues, pédagogues et juristes d'affiliations et d'orientations théoriques diverses, qui ont choisi de se réfugier sur notre sol que ce projet est dédié. Inscrit dans un plus vaste programme consacré à l'histoire des sciences et savoirs « psy » en temps de crise aiguë, l'enquête menée depuis septembre 2023 aspire à mettre en lumière un volet encore méconnu de l'histoire sociale, culturelle et politique de la psychologie de l'inconscient, de l'histoire de la « fuite des cerveaux » juifs allemands et autrichiens en France, des relations scientifiques sociales, politiques et culturelles entre l'Europe germanique et l'Europe francophone, de la résistance au nazisme en dehors des frontières du Reich, de l'austro-marxisme et de la mouvance socialiste européenne, ainsi que de la Shoah.

Nourries d'une multitude de sources collectées en Europe et aux États-Unis, ces recherches suivent une trame chronologique à la fois fine et serrée qui s'étend de 1933 au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Je m'emploie d'abord à déterminer et relater les conditions de l'émigration et de l'installation en France de ces savants et personnalités, d'identifier les réseaux de solidarité dont ils ont bénéficié, leurs contributions à la vie scientifique, culturelle et politique des années trente, l'aide que certains ont apportée à leurs

semblables – en termes de soins psychiatriques ou de soutien psychologique –, ainsi que leurs actions dans le cadre de la résistance extérieure contre les totalitarismes. Je m'attache ensuite à rendre compte de leur internement dans des camps ouverts par le gouvernement français fin 1939, à leur participation à l'effort de guerre, aux itinéraires qu'ils ont individuellement ou collectivement empruntés lors de la débâcle, puis à leur reconstruction, une fois à l'abri du conflit. Je m'efforce aussi de mettre au jour les circonstances qui ont conduit plusieurs d'entre eux vers des camps de la mort, de même qu'aux motifs qui ont permis à quelques autres d'y échapper. Mes travaux s'accompagnent enfin d'une réflexion sur la signification que recèle ce qui apparaît, non comme une simple lacune, mais comme une profonde *béance historiographique*. Le silence qui entoure le sort de ces émigrés, qui après avoir été accueillis par « la France généreuse », ont été internés, traqués, dénaturalisés, déportés, voire assassinés, ne manque en effet de questionner, appelant de façon impérative à une entreprise d'élucidation.

Menées dans une perspective décloisonnée, mes recherches combinent un ensemble de sources qui irriguent d'ordinaire l'histoire culturelle et sociale des sciences – imprimés, échanges épistolaires, récit à caractère autobiographique, entretiens, photographies –, à un corpus moins conventionnel, incluant des dossiers de naturalisation et de dénaturalisation, des demandes de visa, et des rapports de police. Parce qu'elles sont de surcroît conduites dans une optique résolument historienne, à rebours donc de toute visée internaliste qui privilégierait la mémoire d'une communauté au détriment d'une autre, ces recherches ambitionnent de construire une histoire panoramique, autrement dit *non freudocentrée*, tout en adoptant une approche comparative. Sans toutefois prétendre vouloir recenser tous celles et ceux qui se sont installés ou qui ont transité en France avant-guerre, mon projet intègre effectivement dans leur périmètre un spectre très large d'acteurs et d'actrices, réunissant à la fois les membres des différentes communautés en exil, quelques psychiatres indépendants, leur entourage familial, leurs réseaux amicaux et professionnels, y compris des médecins, qui après avoir acquis la citoyenneté française, ont été frappés par des mesures d'exclusion édictées par Vichy. Les partisans d'Alfred Adler étant un peu plus nombreux, mais aussi, et à certains égards, plus charismatiques que les autres exilés, ce projet tend à leur accorder une place prépondérante.

Fruit d'une enquête encore en chantier, cette présentation ne me permet d'évoquer que deux groupes de « psy » en exil : d'une part, les adlériens, à travers le cas emblématique de l'avocat et journaliste autrichien Edmund Schlesinger ; et d'autre part, les docteurs Rosa Walk et Robert Hans Jokl, issus de la Société psychanalytique de Vienne. Je terminerai en détaillant une série de motifs susceptibles d'expliquer l'absence persistante de travaux les concernant.

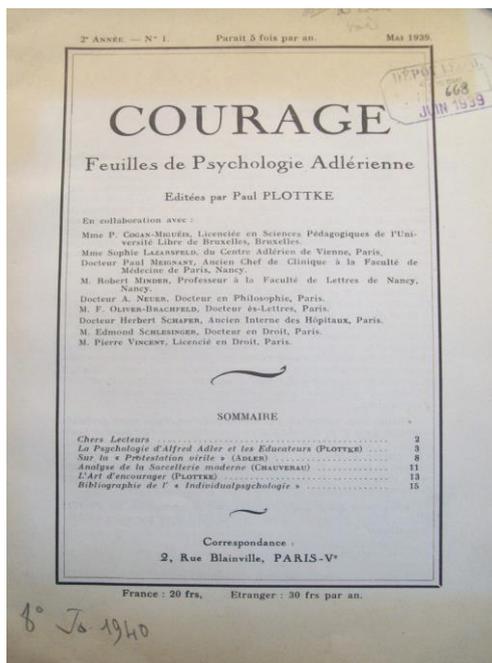
Edmond Schlesinger, chef de file des adlériens en exil

Par adlérien, je désigne les disciples et amis du médecin viennois Alfred Adler (1870-1937). Assez peu connu du grand public français, quoique son nom soit régulièrement cité de nos jours (sans doute à tort et à travers) comme un « précurseur » de l'éducation positive, Adler est surtout considéré comme l'un des théoriciens de la psychologie et de la psychothérapie les plus influents du XX^e siècle, y compris dans la culture populaire. En témoigne l'usage dans le langage courant de notions ou d'expressions issues de sa doctrine telles que « sentiment (ou complexe) d'infériorité et de supériorité », ou bien encore « compensation psychique ».

Docteur en médecine de l'université de Vienne en 1895, Adler a souligné dès ses premiers écrits l'importance du contexte social dans le développement psychologique de l'individu. Intéressé par la médecine psychosomatique, il recueillit de nombreuses observations d'enfants dits anormaux, à partir desquels il composa ses *Studien über die Minderwertigkeit von Organen und ihre seelische Kompensation* (1907, *Études sur l'infériorité des organes et leur compensation psychique*). Il soutient alors que les individus peuvent développer un sentiment d'infériorité organique résultant de déficiences physiques ou de maladies, et que ce sentiment peut influencer leur évolution psychologique et leur comportement. Allié d'abord à Sigmund Freud, il contribua activement, en tant que membre fondateur de la « Société du Mercredi », à la maturation de la psychanalyse, au sein de laquelle il initia un mouvement de convergence entre marxisme et psychologie des profondeurs. Adler en vint néanmoins à s'opposer ouvertement aux théories de son aîné, en affirmant notamment que la volonté de puissance prime sur l'instinct sexuel dans la formation du caractère, idée qu'il systématisa dans *Über den nervösen Charakter* (1912, *Sur le caractère nerveux*). Poussé par Freud à quitter le cercle viennois, il organisa en 1911 la première scission de l'histoire du mouvement psychanalytique avant d'élaborer, en s'entourant d'un groupe de partisans, sa propre doctrine dénommée « psychologie individuelle comparée ». Après-guerre, Adler et ses disciples inspirèrent non seulement une partie du programme de réformes sociales et éducatives soutenues par la municipalité sociale-démocrate de la « Vienne rouge », mais contribuèrent aussi à son application au sein de groupes de travail pour les instituteurs, de consultations médico-pédagogiques, de jardins d'enfants, ou d'écoles expérimentales. Adler transféra toutefois progressivement ses activités aux États-Unis – il finit par s'y installer définitivement en 1934 – où il trouva un terrain fertile au développement de ses idées, non sans épouser un certain conformisme. Sa mort subite au printemps 1937 et la répression politique qui s'abattit

sur ses amis et disciples en Allemagne et en Autriche freina considérablement l'essor de son mouvement, jusqu'à sa renaissance progressive après la Seconde Guerre mondiale.

Parmi les nombreux adlériens qui décidèrent ou furent contraints de prendre le chemin de l'exil, une vingtaine choisit d'emblée de s'installer aux États-Unis, une douzaine en Grande-Bretagne, et à peu près autant en France. Leurs noms : Carl et Aline Furtmüller, Heinz Jacoby, Robert et Sofie Lazarsfeld, Alexander Neuer, Ferenc Oliver-Brachfeld, Helene et Ernst Papanek, Paul Plottke, Edmund Schlesinger, et Manès Sperber. Loin de vivre isolés les uns des autres ou d'évoluer en vase clos, ces derniers, qu'ils soient médecins, psychologues, pédagogues ou juristes, rassemblèrent leurs forces afin de promouvoir l'adlérisme, pour certains aussi leurs idéaux politiques, s'épauler mutuellement et se reconstruire, mais également en vue de poursuivre depuis l'extérieur la lutte contre le totalitarisme, tout en contribuant activement à la vie scientifique, culturelle et politique de la III^e République finissante. Courant 1938, plusieurs d'entre eux lancèrent une revue intitulée *Courage. Feuilles de psychologie adlérienne*, ainsi qu'une Société de psychologie adlérienne, toutes deux brisées au moment du conflit.



Couverture de l'unique numéro de la revue *Courage*, daté de mai 1939, conservé à la BnF (8-JO-1940). Ces « Feuilles de psychologie adlérienne » faisaient suite aux *Blätter für Individualpsychologie*, fondées et animées par Paul Plottke à Paris en 1937. À noter la contribution de Manès Sperber intitulée « Analyse moderne de la sorcellerie », parue sous le pseudonyme de Chauvereau.

L'histoire d'Ernst Papanek à la tête des foyers de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) de Montmorency, au sein duquel des centaines de jeunes allemands trouvèrent refuge à

la suite des pogroms de la Nuit de Cristal, est assez bien connue. *Idem* pour Manès Sperber, qui rompit depuis Paris avec le Komintern dont il avait été l'un des émissaires, avant de publier son *Analyse de la Tyrannie* (1938). Je n'y reviendrai donc pas ici. Je souhaite en revanche évoquer un autre ami d'Alfred Adler, bien moins réputé, dénommé Edmund Schlesinger (1892-1968). Souvent relégué au second plan dans l'historiographie du mouvement, cet avocat viennois tint pourtant un rôle central dans l'histoire de la diaspora du mouvement adlérien en Europe, tout comme celle de la social-démocratie en exil. S'il semble ne pas avoir cherché à acquérir la nationalité française, Edmund – désormais appelé « Edmond » – Schlesinger s'affirma comme un exemple d'intégration réussie dans la vie culturelle et politique hexagonale.

Né à Paris en mai 1892, Edmund Schlesinger grandit à Vienne, où il étudia le droit dans le sillage de son père avocat. Docteur de l'université de Vienne en 1919, membre du parti social-démocrate autrichien, spécialiste en droit du travail et en droit pénal, Schlesinger était l'avocat du journal *Das kleine Blatt*, ainsi que du syndicat des employés de l'industrie et du syndicat des imprimeurs viennois. Il assura parmi d'autres la défense de militants et syndicalistes accusés d'avoir incendié le palais de justice de la capitale autrichienne en juillet 1927. Au sein de la mouvance adlérienne, Schlesinger organisa notamment un groupe de travail en criminologie (*Arbeitsgemeinschaft für individualpsychologische Kriminologie*), afin de questionner l'apport des théories adlériennes sur des thématiques telles que la délinquance et la justice des mineurs.



Photographie accompagnant l'article d'Edmond Schlesinger (signé sous le pseudonyme d'Edmond Robert), « L'ambassade de l'esprit allemand à Paris », *Le Populaire*, 19 juillet 1937, p. 5. Au milieu, Hans Arno Joachim (1902, Fribourg-en-Brisgau - 1944, Auschwitz).

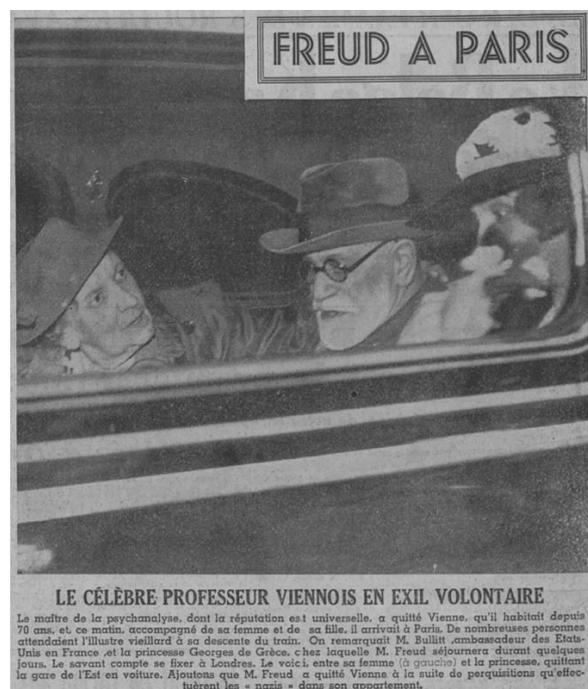
Arrivé à Paris le 4 février 1934 afin de transmettre au gouvernement français le message alarmé de ses camarades de la Commune socialiste, c'est donc depuis la capitale française qu'il apprit le déclenchement de l'insurrection de février et l'instauration par Dolfuss de mesures autoritaires contre la social-démocratie. Craignant d'être lui aussi réprimé à son retour, Schlesinger décida de se fixer à Paris, soutenu en cela par Léo Lagrange et Oreste Rosenfeld. Il s'attacha alors l'amitié d'autres socialistes, dont Léon Blum, mais également d'écrivains et intellectuels, André Chamson, Jean Guéhenno, Raymond Aron, les Maritain, Clara et André Malraux, ainsi que Louis Guilloux qui s'en inspira pour créer le personnage de Franz des *Batailles perdues* (1960). Suivant les conseils de Blum, Schlesinger devint journaliste et collabora au *Populaire* et à l'hebdomadaire *Vendredi*, tout en prenant part à la « guerre des ondes », éminemment psychologique, entre la France et l'Allemagne. En août 1937, il rejoignit en effet en tant que *speaker* et traducteur l'équipe chargée de préparer les programmes de « Radio-Strasbourg » destinés à contrer la propagande hitlérienne. L'année suivante, Schlesinger contribua aussi à la création de la Fédération des Émigrés provenant d'Autriche ainsi que du Cercle Amitié, voué à « pourvoir aux besoins matériels et culturels des réfugiés politiques qui ont appartenu aux organisations socialistes en Autriche ». À la même époque, le ministère de l'Intérieur inscrivit son nom sur une liste de « réfugiés politiques notoirement connus pour leur loyalisme à l'égard de la France et présentant toutes garanties au point de vue moral », puis le compta en 1939 parmi les « principales personnalités de l'émigration autrichienne ». Son exemption des « mesures générales adoptées à l'égard des ressortissants allemands et autrichiens » fut d'emblée entérinée, lui évitant un internement au début du conflit.

Se sachant directement menacés par la Gestapo, Schlesinger, ses proches, ses amis adlériens et socialistes gagnèrent en juin 1940 Montauban, où les membres du *Sozialistische Partei Österreichs* avaient été autorisés à s'établir, avant de rejoindre depuis Marseille les États-Unis grâce à l'aide du réseau de Varian Fry. Peu après leur arrivée à Paris, les Allemands, qui l'avaient identifié comme l'un des propagandistes de « Radio-Strasbourg », posèrent des scellés sur la porte de son appartement, puis s'emparèrent de ses papiers personnels à des fins de renseignements. L'Armée rouge les récupéra courant 1945. Les papiers d'Edmund Schlesinger, à l'instar de ceux d'autres opposants réfugiés en France à la même époque, se trouvent toujours dans les rayons des Archives de l'État militaire russe (RGVA) à Moscou (662/79/1). Schlesinger s'établit définitivement outre-Atlantique, où il fit carrière à l'Université de Louisville (Kentucky). Résolument optimiste, il enregistrait en 1952 une allocution dans

laquelle il expliquait comment la Seconde Guerre mondiale avait ébranlé sa croyance dans la « bonté essentielle de l'humanité », mais qu'il continuait d'espérer que « l'homme pouvait être meilleur¹ ». Il s'éteignit à Louisville en avril 1968, sans avoir achevé son autobiographie.

Rosa Walk et Robert Hans Jokl pris au piège de la France occupée

Freud n'est plus à présenter. Bien des historiens estiment que la documentation à son sujet dépasse « en spécificité et en profondeur de perspicacité » le matériel sur quelque autre être humain que ce soit dans l'histoire². Son exil à Londres, *via* Paris, grâce notamment au soutien de Marie Bonaparte, est un épisode fort bien connu de l'histoire de la psychanalyse et de l'exil forcé des savants d'origine juive de l'Europe germanique. On sait moins en revanche que plusieurs de ses disciples choisirent la France comme terre d'accueil, et ont eux aussi bénéficié de l'aide active de la « dernière des Bonaparte ». Témoin de la montée de l'antisémitisme en Autriche, la princesse de Grèce et du Danemark voulut dès lors faire tout son possible pour soutenir le mouvement freudien, en facilitant, entre autres, l'installation de praticiens de la psychanalyse en France. Parmi les derniers venus, figurent deux Autrichiens, les docteurs Rosa Walk et Robert Hans Jokl, arrivés quelques mois après l'Anschluss.



Paris-soir, 6 juin 1938

¹ <https://thisibelieve.org/essay/16962/>

² Voir E. Falzeder, « Existe-t-il encore un Freud inconnu ? Remarques sur les publications de Freud, ainsi que sur des documents inédits », *Psychothérapies*, 27, 2007, p. 175-195.

Rosa Walk n'est ni une pionnière ni une éminente théoricienne de la psychanalyse. Elle semble n'avoir laissé aucune publication, n'est pas connue en tant que conférencière, et ne joua aucune fonction institutionnelle majeure dans les instances du mouvement freudien. Si elle fut durant quelques années analyste de contrôle au sein de la Société psychanalytique viennoise (WPV), force est de constater qu'aucun de ses patients n'a par la suite été reconnu comme une figure marquante de l'histoire des sciences et des savoirs sur le psychisme. Seules diverses données biographiques ont d'ailleurs pu être établies avec certitude à son propos³. Née Cilcer en 1893 à Maramarossziget en Autriche-Hongrie (aujourd'hui Sighetu Marmației en Roumanie), elle grandit à Budapest, où elle se forma au métier d'institutrice, avant d'étudier entre 1912 et 1913 à la faculté des lettres de l'Université de Paris. Après avoir entamé un cursus de médecine à Francfort-sur-le-Main en 1924, elle sortit diplômée quatre ans plus tard de l'université de Vienne. Les procès-verbaux du comité de l'Institut de la WPV ne permettent pas de savoir avec qui elle entreprit sa cure. Mais on sait qu'elle effectua ses contrôles avec Ruth Mack-Brunswick et Edward Bibring. Inscrite à compter de décembre 1933 parmi les membres de la WPV, le comité lui donna son agrément le 6 mars 1934, la signalant comme étant « très intelligente, fiable, quelques difficultés techniques très occasionnellement ». Elle ouvrit un cabinet au 8 de la Wohllebengasse, avant de déménager au 4 de la Friedrich-Schmidtplatz. Son parcours apparaît somme toute assez commun, au point d'expliquer peut-être l'invisibilité dont elle a longtemps fait l'objet. Reste que les circonstances de sa disparition, demeurées confuses jusqu'à récemment, auraient sans doute dû inciter à ce que l'on s'y intéresse bien plus tôt.

Arrivée en France en juin 1938, soit plus de trois mois après la dissolution forcée de la WPV, et un peu moins de deux semaines après le départ de Freud, Walk assista trois jours après son installation à Paris à une réunion de la Société psychanalytique de Paris. Elle formula à cette occasion une demande d'affiliation au titre de membre adhérente. Lorsque la guerre éclata, Marie Bonaparte, qui lui avait offert sa protection, semble l'avoir soutenue dans ses démarches pour rejoindre les États-Unis. En vain. Arrêtée à Mirmande au cours de la grande rafle du 26 août 1942, transférée à Vénissieux, puis à Drancy le 1^{er} septembre 1942, elle trouva la mort peu après son arrivée, *via* le convoi n° 27, à Auschwitz-Birkenau. Rosa Walk apparaît avec une quasi-certitude comme étant la seule analyste en exercice et l'unique membre de l'Association freudienne internationale à avoir été assassinée dans un camp d'extermination nazi.

³ Voir Elke Mühlleitner, *Biographisches Lexikon der Psychoanalyse: die Mitglieder der Psychologischen Mittwoch-Gesellschaft und der Wiener Psychoanalytischen Vereinigung, 1902-1938*, Tübingen, Edition Diskord, 1992, p. 358. Je tiens de surcroît à remercier Thomas Aichhorn (WPV) de m'avoir communiqué divers éléments venus compléter les données que j'ai pu de mon côté rassembler à son propos.

Sans compter parmi les figures les plus éminentes de son histoire, Robert Hans Jokl ne saurait en revanche être considéré comme une personnalité secondaire du mouvement freudien. Membre de la WPV à partir de 1921, ce neurologue d'origine tchèque, formé à l'analyse par Sigmund Freud, commença à enseigner la technique analytique en 1923 tout en devenant membre du conseil pédagogique de la policlinique viennoise. Membre du comité exécutif de la WPV, il remplit durant plus de sept ans les fonctions de secrétaire, avant d'assurer sa vice-présidence. Jokl quitta Vienne, en compagnie de son épouse, peu après l'annexion de l'Autriche, pour s'établir en premier lieu dans le Tessin, puis en France fin mai 1939, muni d'un passeport avec visa de six mois. Il ne connut alors que quelques semaines de répit.

Après un bref séjour à Paris, les Jokl partirent sur la Côte d'Azur, avant d'opter pour Pau. Cible par les « mesures générales » prises à l'encontre des ressortissants du Reich, il fut interné au camp de Libourne en octobre 1939. Libéré en janvier 1940, Jokl gagna avec sa femme Avignon, puis Vaison-la-Romaine. Recensés en 1941, ils furent arrêtés par la gendarmerie le 26 août 1942, puis envoyés au camp des Milles. Les Jokl échappèrent à une extermination certaine après examen de la commission de criblage du département du Vaucluse qui décida de le dispenser, ainsi que son épouse, d'un transfert à Drancy. Reconnu comme un « savant psychiâtre et psychanaliste [*sic*] de haute valeur », ancien « assistant à Vienne du professeur Freud », et « auteur de nombreuses publications scientifiques », le préfet estima qu'il méritait de bénéficier de l'exception prévue au paragraphe 11 de la circulaire du 5 août 1942 relative à « ceux qui se sont signalés par leurs travaux artistiques, littéraires ou scientifiques ». Le couple fut alors déporté au camp de Noé au sud de Toulouse, puis de celui Masseube dans le Gers, où Jokl exerça la médecine jusqu'en 1946. De retour à Vienne la même année, où il contribua à la refondation de la WPV, il prit finalement la direction des États-Unis l'année suivante pour intégrer l'équipe de la Menninger Foundation à Topeka. Il s'éteignit en 1975 à Los Angeles.

Une mémoire défaillante ?

Avant 1933 et l'arrivée au pouvoir d'Hitler en Allemagne, la France n'occupait qu'une place périphérique dans l'espace psychanalytique et de la psychologie individuelle adlérienne. En accueillant cependant sur son sol nombre de personnalités issues des foyers centraux de ces doctrines qu'étaient Vienne et Berlin, le « pays des Lumières » devint à la fin des années trente le principal « sanctuaire » de ces courants de pensée sur le continent. Pour rapide qu'elle soit, l'évocation de ces quelques parcours et leur mise en parallèle fait émerger le contraste suivant : tandis que les adlériens, tous engagés politiquement, ont su jouer de leurs réseaux pour éviter

de se retrouver piégés dans la France occupée et rejoindre l'Amérique, plusieurs membres de l'école freudienne, traditionnellement moins politisée que leurs homologues « dissidents », sont davantage restés dépendants de l'aide de la seule Marie Bonaparte et d'une hypothétique assistance de l'étranger, au point d'apparaître beaucoup plus vulnérables lorsque la mécène décida à son tour de quitter l'Hexagone, et que l'État français entreprit non seulement de se plier aux demandes les plus abjectes de l'occupant, mais aussi bien souvent à les devancer.

Reste ensuite à déterminer les raisons pouvant expliquer cette béance historiographique. Béance d'autant plus déconcertante lorsque l'on sait que l'historiographie de la psychanalyse a commencé à prendre son essor il y a une cinquantaine d'années, et que l'intérêt pour tout ce qui concerne l'origine et à l'histoire du freudisme demeure en France constant, alors même que la psychanalyse, en tant que méthode de traitement des névroses, a depuis plusieurs décennies indéniablement perdu de sa superbe. Une série d'hypothèses mérite donc d'être soulevées. Il faut d'abord observer que seul un petit nombre d'historiens de profession s'est en France véritablement engagé dans ce champ de recherche, et que la production historiographique relative aux sciences et aux savoirs sur le psychisme, et *a fortiori* de la psychologie de l'inconscient, est longtemps restée, et reste à certains égards, l'apanage de praticiens plus soucieux de mémoire que d'histoire. D'où l'accent particulier réservé dans cette production historiographique aux intrigues, débats et controverses qui ont marqué l'histoire du freudisme, et à celles et ceux qui ont occupé une place de haut rang dans la généalogie du mouvement. Je pense en particulier à Françoise Dolto, ou bien encore au « maître absolu » Jacques Lacan.

Il convient ensuite de souligner que l'exil de la plupart de ces personnalités n'a été que d'assez brève durée. Aucune d'entre elles n'a en outre produit, au cours de cette période, une œuvre considérée, que ce soit sur le moment ou dans l'après-coup, comme majeure. Parmi les survivants, seuls quelques-uns ont fait paraître des ouvrages à caractère autobiographique, tous rédigés de façon rétrospective. Le plus célèbre d'entre eux est sans nul doute Manès Sperber, auteur d'une trilogie romanesque d'inspiration autobiographique, puis d'une autobiographie, toutes deux disponibles en français. Ernst Papanek a, quant à lui, plusieurs fois relaté le sauvetage des enfants des maisons de l'OSE, notamment dans *Out of the Fire* (1975). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard s'ils demeurent, parmi les adlériens, les deux seules figures constamment présentes dans les mémoires (quoique l'adlérisme de Papanek soit fréquemment omis, en particulier en France). La conservation de leurs archives dans des institutions renommées (l'Österreichische Nationalbibliothek pour Sperber, et la Public New York Library pour Papanek) contribue sans nul doute aussi à l'heureuse perpétuation de leur souvenir.

On peut ensuite tenter d'identifier des raisons plus spécifiques à chaque groupe :

1°) concernant tout d'abord ceux qui n'étaient affiliés à aucun mouvement particulier, l'oubli qui les frappe de nos jours tient à leur statut même d'indépendant, et au fait, donc, qu'aucune communauté ne s'est employée à perpétuer leur mémoire. Leurs descendants n'ont de surcroît, pour des raisons qui leur sont propres, pas cherché à transmettre leur souvenir.

2°) l'atonie historiographique relative aux adlériens a certainement des fondements différents. Décédé avant-guerre, Alfred Adler a depuis rarement fait l'objet d'une actualité éditoriale. Contrairement à d'autres personnalités ayant appartenu au mouvement freudien, il ne semble d'ailleurs avoir laissé aucun inédit d'envergure, susceptible de renouveler *a posteriori* la compréhension de sa vie et de son œuvre. La modestie et la relative discrétion du courant adlérien français, toujours minoritaire dans le paysage psychothérapeutique actuel, ne sont sans doute pas étrangères à cette léthargie. La mémoire des adlériens français s'est en outre presque uniquement polarisée sur la figure d'Herbert Schaffer, qui domina le champ après-guerre et jusqu'à sa mort dans les années soixante-dix. Quand bien même il paraît s'être allié à l'embryon de Société de psychologie adlérienne, et donc avoir fréquenté certains disciples d'Adler en exil, le docteur Schaffer semble ensuite avoir eu tendance à vouloir capter l'héritage du maître, en laissant à penser que lui seul était à l'origine de branche hexagonale. Quoiqu'il en soit, cette béance historiographique apparaît surtout, à mon sens, comme un effet du freudocentrisme dominant, de cette attitude collective consistant à répudier l'intérêt de tout ce qui ne serait pas tout à fait conforme aux normes pratiques et épistémologiques édictées par le « père » de la théorie de l'inconscient et les partisans d'un freudisme dogmatique, qui imprègne encore de nos jours bien des esprits, y compris parmi les professionnels de la recherche.

3°) La situation est certainement beaucoup plus complexe concernant les freudiens, les motifs de cette béance étant plus difficiles à démêler, en particulier l'inconscience relative à la mort de Rosa Walk en déportation. La disparition des archives de la SPP d'avant-guerre y a sans doute contribué. Ce serait toutefois oublier que sa demande d'attachement au groupe parisien figure dans le procès-verbal de la réunion du 20 juin 1938 publié dans la *Revue française de psychanalyse*. Certes, Alain de Mijolla y a fait allusion ; Elisabeth Roudinesco aussi, quoiqu'elle ne lui consacre pas une seule ligne dans son *Histoire de la psychanalyse en France*, dont une édition revue et augmentée vient pourtant de paraître. Force est là de constater que les historiens du freudisme qui se sont penchés sur la période de l'Occupation ont surtout efforcé à déterminer l'ampleur du collaborationnisme de René Laforgue, premier médecin analysé de France et premier président de la SPP. Autre raison : l'exclusion de Jacques Lacan

et la scission de la SPP en 1953 ont causé au sein de la communauté analytique un « traumatisme » tel qu'il a certainement entravé la conduite de bien des recherches historiques. Ajoutons encore l'ouverture récente des archives de Marie Bonaparte conservées à la Library of Congress, dans lequel se trouvent plusieurs lettres de Walk. Reste que des éléments issus de sa correspondance avec Anne Berman, consultable depuis le milieu des années 2000 à la BnF, soulevaient déjà quelques questions, puisque dans une lettre écrite au lendemain de la Libération, la secrétaire de Marie Bonaparte évoquait l'arrestation de l'analyste viennoise. Bonaparte semble en fait s'être rangée à l'avis de ses collègues américains, notamment de Kurt R. Eissler, le fondateur des archives Freud, selon qui Rosa Walk s'était donnée la mort à Paris pour échapper à la Gestapo. En témoigne la mention « suicidée depuis » que Bonaparte a ajoutée en tête de la première lettre que l'analyste exilée lui avait adressée. Sa disparition aurait sans doute eu un tout autre retentissement si son interpellation par la gendarmerie française, sa déportation, suivie de son assassinat à Auschwitz-Birkenau avaient été mis en lumière plus tôt.

Sources primaires principales

- Archives départementales du Vaucluse, Avignon.
- Archives nationales, Pierrefitte-sur-Seine.
- Princess Marie Bonaparte Papers, Library of Congress (MSS13169).
- Fonds Marie Bonaparte. Bibliothèque nationale de France (NAF 28230).

Bibliographie indicative

- H. F. Ellenberger, *Histoire de la découverte de l'inconscient*, Paris, Fayard, 1994.
- C. Kenner, *Der zerrissene Himmel : Emigration und Exil der Wiener Individualpsychologie*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2007.
- A. Ohayon, *L'Impossible rencontre. Psychologie et psychanalyse en France*, Paris, La Découverte, 2006.
- A. de Mijolla, *Freud en France, 1885-1945*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- E. Roudinesco, *Histoire de la psychanalyse en France*, 2 vol., Paris, Le Seuil, 2023.